

L'Anti-Ferron

Gilles Dupuis

Numéro 196, mai-juin 2004

Actualité de Ferron

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2004). L'Anti-Ferron. *Spirale*, (196), 18–19.

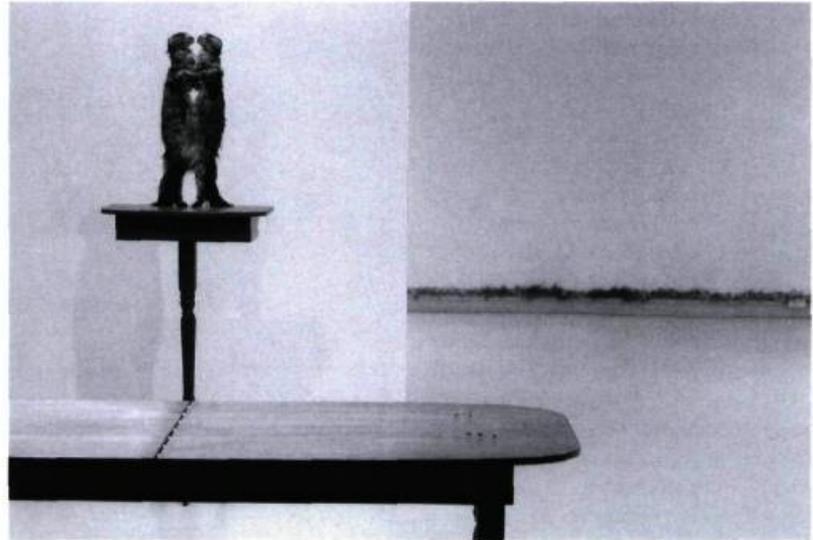
L'ANTI-FERRON

FERRON est un auteur malcommode. Il me dépasse, dans tous les sens du mot. Je suis débordé par son œuvre que je n'ai pas la prétention de maîtriser, excédé par une écriture dont les enjeux m'échappent toujours en partie. Au moment où je crois cerner l'écrivain dans mon rétroviseur critique, je constate, dépité, qu'il m'a déjà distancé (doublé sur la gauche, roulé par la droite). Comme dans la fable, celui qui avance à pas de tortue arrive plus vite au but que son émule qui détale à toute allure... Premier constat : on ne prend pas ses distances avec qui les a déjà prises à notre endroit. Avant même de se pencher sur l'œuvre déroutante de Ferron, la distanciation a eu lieu. Reste à creuser le fossé qui nous sépare...

Inceste dans le palimpseste

Dans le numéro 186 de *Spirale*, j'avais tenté tant bien que mal de rendre compte d'un ouvrage collectif consacré à l'auteur palimpsestueux, Jacques Ferron : *le palimpseste infini*. J'avais été interpellé, entre autres, par la question du père qui se profilait dans plusieurs textes du recueil. En particulier, j'étais demeuré perplexe face à la formule dantesque qu'on aurait pu retrouver intacte chez Aquin (« *Vierge mère, fille de ton fils* »), mais que Ferron dévoyait de son sens originel dans *Le Saint-Élias* en alléguant que « [c]'est le Fils qui a engendré le Père ». Par rapport au devenir-père de toute une génération d'écrivains québécois, j'en suis venu à me demander si Ferron n'avait pas réussi ce que Aquin aurait raté : occuper la place du père dans le passage de la littérature canadienne-française à la littérature québécoise.

Après tout, Ferron a eu une descendance littéraire; Aquin, non. Ferron a engendré VLB, qui à son tour engendra Beauchemin, qui à son tour... Mais Aquin est demeuré le fils prodigue de Miron, celui qui a dilapidé l'héritage du père à l'étranger avant de rentrer au bercail, sans lui demander sa bénédiction. Or, peut-on évaluer la figure du passeur, aussi cruciale soit-elle pour la constitution d'un canon littéraire, à l'égal du père? N'y a-t-il pas hérésie ou à tout le moins une certaine hétérodoxie à proclamer le fils antérieur au père? N'est-ce pas là plutôt la marque d'une usurpation? Ce désir du fils d'écrire dans la position du père tout en restant dans le giron de la mère est caractéristique de la littérature québécoise à l'époque où elle affirmait son identité. C'est à se demander s'il était possible de dénouer le rapport symbolique au père à travers une culture qui demeurait foncièrement matriarcale. Difficile d'écrire dans la position du père quand la maison est occupée par la mère; quand



Claudine Cotton, *Quoi de neuf Pussycat?* (détail de l'installation, Espace Virtuel, Saguenay), 2003, meubles kitsch, chats domestiques empailés, poils de tonte de chat. Photo : Alain Dumas.

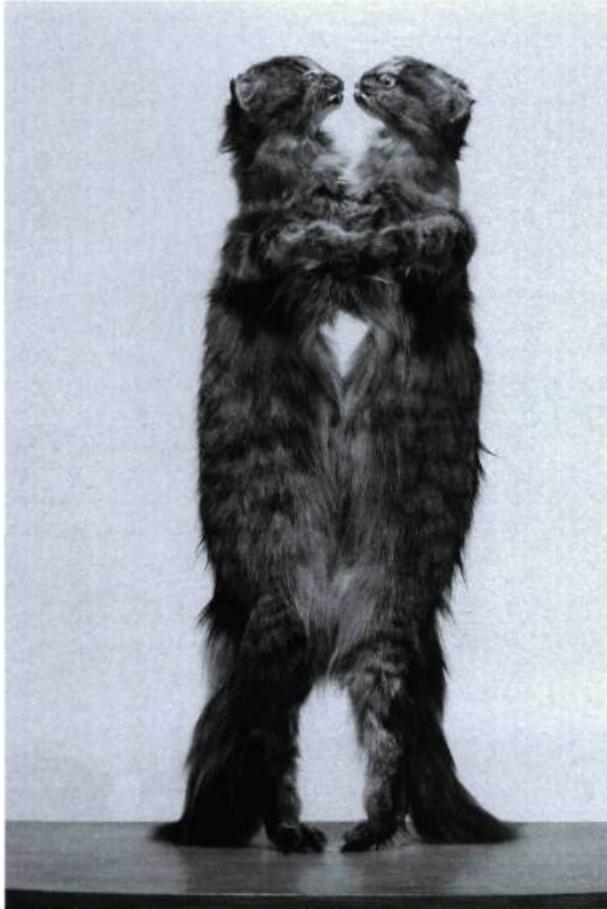
la folle du logis — l'imaginaire — régit encore tous les esprits. Or, c'était la situation, au Québec, en 1965 (n'en déplaise à Patricia Smart). Ni Ferron ni Aquin n'y ont échappé, en dépit d'une « *écriture matricide* », selon l'expression de Ginette Michaud, que l'on retrouve à divers degrés chez eux.

Un parallèle inédit

À la suite de François Paré, je crois que le temps est venu de tracer le parallèle Ferron-Aquin (en posant comme corollaire que le parallèle Aquin-Ducharme est épuisé). Si les trajectoires équi-distantes se rencontrent à l'infini, il faut ici remonter aux origines de leur parallélisme pour comprendre pourquoi elles n'ont jamais été tracées. Les rapports entre Ferron et Aquin sont ténus. À part quelques comptes rendus, dont certains réduits à la plus simple expression, Ferron a abordé peu souvent l'œuvre d'Aquin. Et quand il l'a fait, en prenant la peine de louer le talent de l'auteur de *Prochain épisode*, c'est pour prendre aussitôt ses distances face à lui. En comparant deux nouvelles d'Hubert Aquin et de Jean Basile, il reconnaît plus de doigté à ce dernier. Entre *L'Antiphonaire* et *La nuit de Malcolm Hudd*, il préfère de beaucoup le livre de Victor-Lévy Beaulieu (le « fils terrible » de la

littérature québécoise). Le roman d'Aquin serait même à l'origine d'une maladie rare : l'Aquinubertite! Dans un sursaut d'orgueil, il ira jusqu'à suggérer que si le météore *Prochain épisode* avait pu sillonner le ciel du Québec, c'est que sa propre *Nuit* l'avait auparavant dégagé, le rendant propice à la manifestation du prodige. On devine l'admiration, teintée d'envie, du père qui se sent doublé par le fils. Au fond, Ferron ne reconnaît pas ce fils illégitime de la littérature québécoise, ce rejeton qui a choisi une autre filiation que l'héritage proposé par le père putatif.

Si Aquin a très peu parlé de Ferron, quelques rumeurs ont néanmoins filtré. Dans sa correspondance avec le « grand rhinocéros », regroupée sous le titre « *Vous blaguez sûrement...* », François Hébert lui fait cette confidence : « *Vous savez, avant de... Hubert Aquin me disait son affection à votre égard.* » Dans ces trois points de suspension s'élide, bien sûr, l'allusion au suicide très récent d'Aquin (la lettre est datée du 28 mars 1977). Or Hébert avait confié à Aquin, une semaine avant sa mort tragique, un secret encore mieux gardé : la propre tentative de suicide de Ferron. Apparemment, Aquin aurait soupiré (sans blague) : « *Pauvre chou!* ». L'expression, pleine de tendresse, est curieuse. Elle s'entend d'habitude dans la bouche d'un amant, d'une amante ou d'un parent à l'égard de son enfant.



Claudine Cotton, *Quoi de neuf Pussycat?* (détail de l'installation, Espace Virtuel, Saguenay), 2003, meubles kitsch, chats domestiques empaillés, poils de tonte de chat. Photo : Alain Dumas.

l'auteur détrôné avant même qu'on n'ait pu l'introniser au panthéon de la littérature québécoise. Paradoxe : c'est à partir du moment où il nous apparaît fêlé et mortifère, et surtout voué à l'échec, qu'il devient éminemment québécois ; en s'inscrivant tardivement dans la lignée des Nelligan, Saint-Denys Garneau (ici j'entends Ferron se retourner dans sa tombe) et Gauvreau, il est digne, enfin, d'être canonisé.

Je n'adhère pas à ce credo posthume. Ce qui était justifié pour nos écrivains maudits me semble impropre à désigner leur antidote par excellence : l'ironie incarnée. Contrairement à Aquin, Ferron a été très discret, dans son œuvre publiée comme dans sa vie privée, sur la question de la folie et du suicide (c'est une carte qu'il cachait soigneusement dans sa manche tandis que l'as de la littérature québécoise l'exhibait en joker). Qu'il en ait subi l'épreuve nous le rend peut-être plus sympathique, enfin vulnérable, voire « trop humain », mais n'ajoutera rien à la valeur de son œuvre, ni même à sa compréhension. Je préfère de loin mon Ferron : l'auteur anachronique des sentences, maximes et apophtegmes dont il aimait émailler tous ses écrits, et que j'aimerais bien, un jour, voir réunis dans une anthologie qui constituerait le plus beau florilège que l'on puisse consacrer à la mémoire de celui qui demeure, à ma connaissance, le meilleur sinon le seul vrai moraliste québécois. Car la réelle filiation de Ferron n'est pas celle des *suicidistes* ; c'est celle des Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère...

Barthes voyait en Voltaire « le dernier des écrivains heureux ». Sous la plume du critique protestant (hédoniste à fleur de peau, mais janséniste dans l'âme), c'était un reproche. Sollers, en bon jésuite, aurait dit la même chose mais en guise d'éloge. Dans un sens, Ferron a été le premier de nos écrivains heureux, en dépit de sa conscience professionnelle qui, elle, a souvent été malheureuse. Dans le même sens, il s'agit de l'Anti-Aquin, qui se dresse devant son double comme l'île d'Antiparos fait face à Paros quelque part dans la Méditerranée : sans antagonisme, mais avec la tranquille assurance d'affronter son destin. Face à Aquin qui appelait de tous ses vœux « les écrivains et les artistes capables d'aller jusqu'au bout de leur malheur d'expression », Ferron a continué candidement de cultiver le bonheur d'expression. Je ne sais s'il faut déplorer ou louer cette qualité précieuse chez lui. Mais chaque fois que l'envie me prend de revisiter son œuvre ou que j'acquiesce à l'invitation d'être visité par l'auteur, c'est le sourire narquois mais bien-porçant de « l'autre Ferron » que je préfère y lire.

Gilles Dupuis

« C'est le Fils qui a engendré le Père »... Et si on appliquait la formule ferronienne au fils ingrat : Aquin, père rétroactif de Ferron? Ce changement de perspective pourrait éclairer la part de vérité dans la fausse modestie de Ferron quand, vers la fin de sa vie, il dépréciait la valeur littéraire de son œuvre. Il s'agissait moins de dénigrer l'écrivain en lui que de lui refuser la place privilégiée du père dans le fondement de la littérature québécoise. Malgré ses réserves à l'endroit d'Aquin, il préféra laisser à son rival cette dernière illusion.

L'Antéchrist

Un double suicide raté (du moins jusqu'à la récidive « réussie » cette fois par Aquin), le spectre de la folie que Ferron avait lue, avant tout le monde, dans l'œil de verre de l'écrivain œdipien et que son complice avait peut-être devinée chez son illustre devancier... Voilà ce qui revient au-

jourd'hui nous hanter. Que Ferron ait été un père malgré lui, l'un des rares à un moment où la littérature québécoise ne savait engendrer que des fils, relève proprement du scandale. D'où cet intérêt récent, qui participe d'un voyeurisme amateur, à l'imaginer dépressif et suicidaire. Enfin, on peut le ravalier au même rang que les autres : tous ces suicidés de la société des lettres québécoises. Il ne vaut pas mieux qu'un Aquin. Un pas de plus, et il en deviendra la dupe!

Ce Ferron qui nous revient par la bande est en fait l'Anti-Ferron. Il faut entendre l'expression au sens qu'on prête au mot « antéchrist » : celui qui viendra, « un peu avant la fin du monde », s'opposer au Christ (alias Aquin). L'esprit qui nie, certes, mais surtout l'esprit qui anticipe la fin de tout (son avatar s'étant réincarné dans Rédempteur Faucher...). Le Ferron qui vient nous hanter, aujourd'hui, est ce revenant hanté à son tour par la folie, ce désespéré tenté par le suicide. C'est le fantasme de l'écrivain raté,